Ami du Clergé du 23 novembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XLVII. 3e Dimanche de l'Avent : L'attente de Jésus, 337. — XLVIII. 4e Dimanche : Encore l'attente de Jésus, 338.
Instructions sur le Pater. — IX. « Ne nous laissez pas succomber à la tentation... », 340. — X. « Ne sous laissez pas succomber... » : L'épreuve divine, 341.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CVIII. Avènement d'Henri IV et Edit de Nantes, 343.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XLVII

(3e Dimanche de l'Avent)

L'ATTENTE DE JÉSUS

Mes frères,

A mesure que nous approchons de la fête de Noël, la liturgie nous met plus instamment devant les yeux la pensée de l'attente de Jésus, de son avènement, sous l'une ou l'autre des formes selon lesquelles il s'est produit, ou doit se produire.

L'avènement du Christ s'est fait, pour ainsi dire, par étapes successives : il y a eu celui de sa naissance, mais il fut, en son temps, totalement inaperçu. Seuls Marie et Joseph, les anges et les bergers avertis par les anges, plus tard les mages alertés par une étoile, en eurent connaissance. Le souvenir en fut rapidement perdu au point que, plus tard, on ne savait plus dans le peuple où était né Jésus et qu'on le croyait originaire de Nazareth.

Il y eut, ensuite, son avènement par l'entrée dans la vie publique. Et c'est celui que nous considérerons, dans un instant, en lisant l'évangile.

Il y aura, enfin, à la fin du monde, l'avènement du Christ comme juge souverain des vivants et des morts et c'est celui dont il est question dans l'épître.

I. — *L'Epître : Le Seigneur est proche*

Cette épître est un court fragment de la lettre de S. Paul aux habitants de Philippes, en Macédoine.

L'Apôtre exhorte les chrétiens convertis par lui, à pratiquer la joie surnaturelle en tout temps.

« Réjouissez-vous dans le Seigneur, leur dit-il, en tout temps, je vous le répète, réjouissez-vous ! Que votre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche ! »

Remarquons d'abord que la joie est une vertu éminemment chrétienne. Sans doute, elle existe aussi, une certaine joie du moins, dans la vie profane. Mais ce n'est pas la même ; cette joie est passagère, sans fondement profond, sans lendemain, elle est cernée par les déceptions, par les tourments, par les soucis, par les craintes, par les ténèbres.

La joie chrétienne bien comprise et bien pratiquée est tout autre chose. Elle s'épanouit, selon le mot de S. Paul, ici, « dans le Seigneur ». Elle a sa source dans la possession de Dieu, dans la foi, dans l'espérance des promesses divines, dans l'amour de Dieu. Elle doit grandir en nous avec la vie, avec la sainteté de notre âme, avec tous les progrès que nous faisons dans la divine charité. Elle trouve le moyen de fleurir même dans l'épreuve. C'est une plante qui pousse merveilleusement au pied même de la croix !

Mais prenons garde maintenant au motif que S. Paul lui donnait de son temps : « Le Seigneur est proche ! » Quel sens croyez-vous que ce mot ait eu dans sa bouche ? Cela pouvait signifier, comme pour nous : la mort n'est pas loin, et lorsque vous mourrez, vous trouverez votre doux Maître. C'est lui qui vous recevra, qui vous accueillera, qui vous couronnera : réjouissez-vous ! Ne craignez pas la mort, car elle est, pour le chrétien, la porte qui débouche sur la vraie vie, celle qui ne finit pas. Tel pouvait être le sens de ce mot, et c'était sûrement le sens voulu par l'Esprit-Saint.

Mais il y a de bonnes raisons de penser que S. Paul, en homme de son temps, avait un autre sens dans l'esprit. Les apôtres avaient constamment attendu l'avènement glorieux de leur divin Maître. Jusqu'au moment de l'Ascension ils lui demandaient encore si le moment n'était pas venu pour lui de restaurer le royaume d'Israël. Jésus avait répondu par sa formule habituelle : il n'appartient qu'au Père de fixer le jour et l'heure où se fera la grande révolution que vous attendez. Depuis ce temps-là, les apôtres et tous les premiers chrétiens, ne cessaient d'attendre l'avènement du Christ. Ce ne pouvait plus être quelque chose de purement politique, comme jadis les apôtres l'avaient pensé, mais bien le jugement suprême, que Jésus avait décrit et qui devait se produire à la fin du monde.

Il y a des preuves nombreuses que les premiers chrétiens attendaient la fin du monde et la regardaient comme imminente. Ici, donc lorsque S. Paul déclare : « Le Seigneur est proche », il veut sûrement dire : « La fin du monde est sur le point de se produire. »

Il entrait dans les desseins de la Providence de laisser ses fidèles dans cette incertitude, afin qu'ils fussent toujours prêts, toujours debout, pour ainsi dire, sous les armes, afin de n'être pas trouvés endormis, lors de la venue du Maître.

Cette disposition-là, même avec une erreur sur la prochaine fin du monde, était une disposition utile, juste, nécessaire, et elle doit rester la nôtre. Il est toujours vrai pour nous de nous réjouir dans le Seigneur, en pensant que *« le Seigneur est proche ! »*

II. — *L'Evangile : Le Christ est là*

Nous trouvons, ici, annoncé l'avènement du Christ dans la vie publique.

Cette entrée ne se fera pas au hasard, mais selon un ordre voulu et réalisé par Dieu. Comprenons bien la grandeur du rôle de Jean-Baptiste, dont l'évangile nous rappelle un témoignage officiel devant les délégués des autorités suprêmes juives.

Jean-Baptiste, c'est le Précurseur, on oserait presque dire, c'est l'huissier qui ouvre la porte, qui annonce l'arrivée du grand personnage que le monde inconscient attend. Mais cet huissier porte une livrée divine, reconnaissable pour Israël, qui, pas un instant, n'a pu s'y tromper. Il porte la livrée du prophète ; il est le dernier des prophètes ; il achève la tâche prophétique. Les prophètes, en Israël, avaient tous eu les yeux fixés sur l'avenir. Ils avaient tous annoncé la venue du Messie. Jean-Baptiste a pour mission de proclamer que les temps sont révolus, que le Christ est déjà né, qu'il va se montrer, qu'il faudra faire attention à ses marques, à ses signes, à ses actes révélant son titre. Et Jean-Baptiste avait été revêtu par Dieu, d'une façon si parfaite, de ce caractère de prophète, séparé du monde, vivant dans la prière et la pénitence, parlant au nom de Dieu, ne connaissant que sa mission reçue de Dieu, ne tremblant devant personne, que tout le peuple avait reconnu en lui en effet un prophète des anciens jours.

C'est pourquoi, sous la pression de l'opinion publique, les Grands-Prêtres, c.-à-d. les plus hautes autorités juives, ont envoyé une délégation pour faire une enquête.

— « Qui es-tu ? » lui demandent les délégués. Et cela voulait dire : quel titre divin as-tu ?

Et Jean-Baptiste ne s'y trompe pas. Il sait bien le sens fort de leur question, il y répond catégoriquement : « *Je ne suis pas le Christ !* » C'était le problème brûlant pour tous, en Israël.

Et les enquêteurs reprennent : « Quoi donc : Es-tu Elie » ? Question qui nous étonne, mais qui répond bien à l'esprit du temps. Elie était attendu, c'était le grand prophète du passé. Ce nom à lui seul indique le respect dans lequel on tenait Jean-Baptiste. A moins d'être le Christ, il ne pouvait pas être plus grand qu'en étant Elie revenu sur la terre ! — « Je ne le suis pas ! » répondit-il sèchement. — « Es-tu le prophète ? » — « Non ! » réplique Jean plus sèchement encore ! Et comme on le somme de se définir lui-même, il répond par une allusion à une parole du prophète Isaïe :

« Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : « Rendez droit le chemin du Seigneur ! »

Et comme on continuait de le questionner encore, il ajoute : « Moi, je baptise dans l'eau, mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas. *C'est Lui qui doit venir* après moi, qui a été placé au-dessus de moi ; je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale ! »

Ce ne fut là qu'un des multiples témoignages de Jean-Baptiste, mais ce fut le plus important, le plus solennel. Il voulait dire : « Attention ! Il est là déjà. Vous ne le connaissez pas ! Mais il est au milieu de vous ! A vous de réfléchir, de regarder, de comprendre et de conclure ».

* *

Pour nous le problème est du même ordre. Dans le tourbillon des opinions des hommes, dans l'agitation désordonnée, dans le bruit des découvertes scientifiques, des projets de paradis fait de main d'homme, dans le tumulte des passions et des ambitions des conducteurs de peuples, il vous est demandé de réfléchir, mais de réfléchir à quoi ? A la grandeur de notre dignité d'homme et de notre destinée spirituelle, à l'impuissance de toutes les doctrines humaines pour vous assurer cette éternité de bonheur que nous désirons, à moins que le démon ne nous tente ! Et vous verrez alors qu'il n'y a qu'un Sauveur, qu'un Libérateur, qu'une Lumière, celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ! » Ainsi soit-il.

XLVIII

(4e Dimanche de l'Avent)

ENCORE L'ATTENTE DE JÉSUS

Mes frères,

Plus nous approchons de Noël, plus l'attente du Christ se fait pressante et fervente. L'Introït traduit bien cette ardeur de désir qui doit être dans nos âmes. Il emprunte, pour l'exprimer, les paroles du prophète Isaïe :

« Cieux, répandez votre rosée d'en haut, et que les nuées fassent pleuvoir la justice ! Que la terre s'ouvre et enfante le Sauveur ! »

Ce sera là, en effet, le plus grand événement de l'histoire. C'est autour de Jésus que tout gravite, dans le domaine spirituel, « il n'est pas d'autre nom sous le ciel, donné aux hommes, par lequel ils doivent être sauvés. » Le Christ, selon le mot d'un ancien Père, est « l'unique espoir de tout l'univers ».

Il est aussi le chef-d'œuvre de la création et c'est pourquoi l'Introït poursuit :

« Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament publie l'œuvre de ses mains. »

Toute la création prend part à la naissance du Christ : les anges l'ont annoncé à Marie, à Joseph, ils l'annonceront aux bergers. Une étoile guidera les mages à son berceau. L'aurore du salut se lèvera sur Bethléem. Ce sera le grand jubilé de la miséricorde divine, de cette miséricorde que l'Eglise nous fait implorer dans l'oraison de ce dimanche.

I. — *L'Epître : Le ministre du Seigneur*

Dans ces lignes de la Ire aux Corinthiens S. Paul revendique le plus haut titre qu'un

homme puisse revêtir : celui de ministre du Christ. En quelques mots c'est la grandeur de l'apostolat du Christ qu'il exalte.

Telle est la puissance de la foi : en apparence, en effet, et pour l'échelle des valeurs humaines, qu'étaient donc les apôtres ? De bien pauvres gens, sans culture, sans fortune, sans pouvoir politique. Paul lui-même, l'un des plus instruits, faisait fi des lumières humaines et de toute sagesse profane. Mais il se sentait et se dit transporté dans une sphère supérieure à celle de l'homme :

« Que les hommes, dit-il, nous regardent comme les ministres du Christ et les dispensateurs des mystères de Dieu. »

Telle pourrait être la définition de l'apôtre, et par conséquent de tout apôtre, de tout prêtre : « ministre du Christ et dispensateur des mystères de Dieu. » Pesez tous ces mots, et ils vous diront quels magnifiques pouvoirs sont conférés à la faiblesse humaine, par l'ordination sacerdotale. Ce que le prêtre vous apporte en dépit de sa faiblesse, de son insuffisance, c'est Jésus - Christ, c'est son Evangile, c'est la dispensation des mystères de Dieu, c.-à-d. des sacrements de vie et de salut qui conditionnent toute la vie chrétienne : le baptême et l'eucharistie, principalement.

Un tel pouvoir ne peut venir que de Dieu, ne dépendre que de Dieu, ne relever que du jugement de Dieu ! Et c'est justement ce que S. Paul, très logiquement, fait remarquer aussitôt :

« Or, ce qu'on demande des dispensateurs, c'est qu'ils soient trouvés fidèles ! »

Tel est bien pour l'apôtre et pour le prêtre, la condition essentielle : ne pas trahir le dépôt divin, ne pas laisser infléchir vers les erreurs ou les vérités partielles de ce monde, les vérités éternelles, dont il est chargé et qu'il représente ici-bas. Etre *fidèle,* c.-à-d. digne de sa sublime vocation.

Grande exigence de leur titre même d'apôtre et de prêtre ! Tous ceux qui l'ont reçu doivent s'humilier, mais devant qui ? Devant Dieu. Que peuvent nous faire les critiques humaines, les blâmes humains, les condamnations, les persécutions elles-mêmes ? Jésus-Christ a promis tout cela à ses apôtres sur la terre. Ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut regarder, mais du côté de Dieu seul :

« Pour moi, dit S. Paul, toujours très logiquement, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous. »

Peut-on déduire de ces paroles, qu'il y avait, parmi les chrétiens eux-mêmes, des critiques qui ne ménageaient même pas le grand apôtre ? Peut-être. Pour lui, il ne reconnaît pas la compétence d'un tribunal humain. Il ne veut pas non plus se glorifier lui-même et se contente de scruter sa conscience qui ne lui reproche rien. Mais il ajoute : « Celui qui me juge, c'est le Seigneur. C'est pourquoi, ne jugez point avant le temps, avant que ne vienne le Seigneur. » C'est Dieu, dans son jugement suprême, qui mettra tout au point, mettra en lumière tout ce qui est enveloppé de ténèbres et « manifestera les desseins des cœurs ». « Chacun alors recevra de Dieu la louange qui lui est due. »

Grandiose perspective : nous remettons tout à Dieu. Volontiers les hommes importants font appel au jugement de l'histoire : le jugement de Dieu est plus grand et plus sûr que celui de l'histoire ! Jugeons notre âme sous cette lumière.

II. — *L'Evangile : Le Seigneur est venu*

S. Luc insère solennellement dans la chronologie des hommes, l'avènement du Christ, son entrée dans la vie publique. Dimanche dernier nous avons rencontré le témoignage officiel de Jean-Baptiste au sujet du Christ. Aujourd'hui, c'est encore sur ce point que l'on revient, tant il est important.

Pourquoi, cependant, cette insistance de S. Luc à donner cette chronologie précise, méticuleuse même, de cette manifestation publique de N.-S. et du début de la prédication évangélique ? — Pour les lecteurs de S. Luc, ces références étaient parfaitement claires. Pour nous, retenons plutôt l'importance de l'événement.

A l'apogée de Rome, alors que le monde antique semble définitivement établi dans sa puissance et sa splendeur, voici qu'apparaît le Christ, humble et doux, sans éclat de voix, sans puissance humaine. Mais il est l'achèvement de tout un passé ; le dernier des prophètes l'annonce comme l'envoyé de Dieu, « celui qui doit venir ». C'est pour lui qu'Isaïe a demandé de tracer dans le désert une voie triomphale, plus grandiose encore que les fameuses voies romaines. C'est pour lui qu'il faut préparer nos âmes.

Le triomphe extérieur n'est qu'un symbole ; ce qu'il veut c'est notre cœur : un cœur droit, sans replis obscurs et tortueux ; une âme ouverte, plane comme un grand chemin, un esprit sincère, loyal, sans aspérités, sans résistances opiniâtres, en un mot une âme qui l'accueille, le reçoive avec amour et lui donne tout : « Mon fils, donne-moi ton cœur !... » Tout cela n'est possible que par la grâce divine, fruit de la venue du Christ et de notre rédemption. Cela se passait au temps de Tibère ; cela doit se renouveler chaque jour, car la voix se fait toujours entendre : « Préparez les chemins au Seigneur ! »

* *

Jésus va naître. Il sera inaperçu de presque tous. Cependant c'est là l'événement capital. Pourquoi ? C'est à partir de lui que « tout homme verra le salut qui vient de Dieu ». Soyons donc attentifs à cette venue du Christ, à sa présence en nous, aux appels de notre conscience chrétienne. Et si nous sommes fidèles, « aujourd'hui, — c.-à-d. dans notre vie terrestre, — nous saurons vraiment que le Seigneur va venir, et au matin, — à l'aurore de notre vie éternelle — nous contemplerons sa gloire. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LE PATER

IX

« NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION... »

La tentation

Mes frères,

Nous avons demandé à notre Père céleste de nous assurer la vie du corps en accordant à notre travail « le pain quotidien », et la vie de l'âme en pardonnant nos fautes. Mais cette vie-là, inlassablement rendue par la bonté de Dieu, est incessamment menacée, car nous retombons dans des fautes qui, de nouveau, la tuent en nous. Et c'est là le grand mal dont N.-S. nous fait demander la délivrance. Voilà pourquoi le *Pater* se termine sur cette demande à la fois inquiète et confiante : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. »

Cette demande, en sa double formule, nous la dédoublerons, non en prenant séparément chacune d'elles, mais en prenant les deux, ensemble, en deux sens différents. La présente instruction portera sur l'épreuve particulièrement redoutable qu'est la tentation diabolique (car tentation signifie « épreuve »). La suivante envisagera l'épreuve en son sens le plus général, celle qui pose le redoutable problème du mal.

I

Tandis que Dieu nous éprouve pour manifester et pour couronner notre amour, Satan, le Malin, le Mauvais, nous éprouve, avec la permission de Dieu, mais pour nous porter au mal, au seul vrai mal : le refus d'amour qu'est le péché. Et le plus grand danger qui menace notre vie spirituelle c'est d'ignorer le rôle du Maudit dans notre vie. Laissez-moi donc vous rappeler 1° *qu'il faut croire au démon*, et 2° *qu'il est possible de vaincre le démon.*

Il faut croire au démon. Autrefois, on le voyait partout : on l'évoquait, à grand renfort de grimoires, on lui attribuait quantité de troubles nerveux que notre médecine identifie et... guérit quelquefois. Aujourd'hui, par une réaction qui est l'excès contraire on vit comme s'il n'existait pas. On ne veut pas reconnaître qu'il puisse se présenter des cas authentiques de possession diabolique, on va même jusqu'à lui dénier toute influence dans le monde, dans les événements historiques et dans notre vie morale à chacun. La vérité est entre ces deux excès, et c'est l'Eglise qui, éclairée par l'Esprit-Saint, nous la précise infailliblement.

Elle nous retrace d'abord à grands traits l'histoire de ces lumineux esprits, dont la création peupla le Ciel, mais dont une partie se révolta contre leur créateur, en prétendant réaliser par leurs propres moyens cette béatitude indicible à laquelle nous-mêmes nous sommes appelés, et que Dieu seul peut nous donner.

Anges déchus, dont le chef est Lucifer, ils n'ont perdu dans leur chute foudroyante, ni leur intelligence, très supérieure à la nôtre, ni leur puissance qui leur donne prise et sur les éléments et sur nous-mêmes. Mais esprits désormais fixés dans la haine de Dieu, ils n'usent de ces dons supérieurs que pour assouvir leur malice. Ils sont essentiellement méchants. Dire de l'un d'entre eux, de celui qui est leur chef : le Malin, c'est les désigner clairement.

Eternellement privés de Dieu, ils s'acharnent sur les hommes pour les tourmenter et pour les perdre. Le livre de Job nous montre Satan déchaînant un vent violent qui renverse la maison où étaient rassemblés les enfants de ce serviteur du vrai Dieu, et faisant tomber la foudre sur ses moutons. L'Evangile nous présente toute une galerie de victimes de la méchanceté diabolique : femme courbée depuis dix-huit ans, enfant terrassé par des crises d'épilepsie, malheureux obsédés et hurlants que Jésus, d'un mot, délivre, ce qui est le signe authentique de l'avènement du Royaume établi sur les ruines de l'empire satanique.

Plus généralement, tous les hommes sont en butte à des suggestions perfides, qui tendent à les faire tomber dans le péché. Relisez le récit de la chute d'Adam et d'Eve. Vous y admirerez l'astuce du serpent en qui l'Eglise reconnaît l'esprit du Mal. (Lire et commenter sobrement ce récit, Gen., III, 1-8). Jésus n'a pas échappé à cette épreuve et l'Eglise nous fait lire (1er Dimanche de Carême) le récit de la triple tentation que le Sauveur doit surmonter.

Sans doute, ne faut-il pas chercher son impulsion directe dans chacune de nos fautes. Notre nature, déréglée par la chute originelle est une source intarissable de péché. Et la tentation, avant de venir du diable, vient des hommes, qui s'entraînent mutuellement dans le mal. Mais, d'abord, la chute d'Adam et d'Eve, c'est lui qui l'a provoquée par ses mensonges. Et puis, les faiblesses de cette nature qui a perdu son orientation première et son équilibre vital offrent prise à sa malice. Il ne peut peser directement sur notre volonté, mais rien ne lui est plus facile que de mettre en branle le cinéma intérieur de notre imagination, cette « maîtresse d'erreur », et que d'attiser le feu de nos désirs qui, toujours, couve sous la cendre. Et cela suffit pour nous faire commettre le mal que nous haïssons.

D'autre part, ce scandale permanent qu'est le monde, dénoncé et maudit par Jésus, est, entre ses mains, un merveilleux instrument de corruption. Presse, théâtre, cinéma, radio, mode, sport, tyrannie de l'usage et peur du qu'en dira-t-on, tout cela est au service de celui que Jésus a appelé « le Prince de ce Monde ». Et il ne se fait pas faute de lancer toutes ces forces, de soi indifférentes, à la conquête des âmes.

Les saints eux-mêmes n'échappent pas à sa malice. Et leur fidélité les désigne immanquablement à sa fureur. Pour les séduire,

il se transforme en « Ange de lumière » et, pour contrecarrer l'œuvre divine, il contrefait son action dans les âmes. Et quand il se voit démasqué, il prend sa revanche en torturant leur corps, en épaisissant dans leur intelligence les ténèbres du doute, en paralysant, en quelque sorte, leur volonté par des scènes d'épouvante. La vie d'une Thérèse d'Avila, d'un Jean-Baptiste Vianney offrent des exemples bien suggestifs de ces assauts diaboliques.

Enfin, il n'est pas douteux que le Malin a sa part dans les grandes calamités qui, périodiquement, ravagent les sociétés humaines. Le Père du mensonge, celui qui, dit S. Jean, est « homicide dès le commencement » est le grand, l'indéniable instigateur de ces guerres, qui font couler tant de larmes et tant de sang. Tout ce qui introduit la discorde parmi les humains, tout ce qui les avilit en leur ravissant leurs libertés essentielles, camps de la mort, déplacement de personnes, travail forcé, tout ce qui, surtout, paralyse l'Eglise du Christ dans son œuvre de libération et de relèvement, tout cela est l'œuvre de « l'homme ennemi », agissant par personne interposée.

Ainsi, c'est la guerre déclarée entre le royaume de Satan et le Royaume de Dieu. Imprudents sont ceux qui ferment les yeux sur les menées infernales, et ne veulent pas convenir que, comme le dit S. Pierre, « le démon rôde autour de nous comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer ». Résistons-lui donc, comme l'apôtre nous y engage. Résistons avec la « *force invincible de la foi* ».

II

Avec un tel argument, *nous pouvons vaincre le démon*. Nous sommes les disciples de celui qui a dit : « Confiance, j'ai vaincu le monde » ; de celui qui, au désert, a engagé avec le démon une lutte victorieuse et qui tout au long de sa carrière, l'a poursuivie avec un tel succès qu'il a pu donner pour preuve de l'avènement du Royaume la défaite de l'esprit du mal : « les démons sont chassés ». Trois mots résument sa tactique : vigilance, pénitence, prière.

1. *Vigilance,* d'abord. « Soyez sobres et veillez ». Jésus avait déjà dit à ses disciples : « Si le maître de la maison savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer le mur de sa maison. » Ce qui est vrai du Fils de l'homme qui, en effet, viendra comme un voleur, l'est aussi du tentateur, qui guette nos défaillances pour se glisser dans la place et s'y installer en maître. Les insouciants et les étourdis, les sensuels et les orgueilleux sont pour lui une proie toute désignée. Contrôlons donc tous les mouvements de notre âme, afin d'arrêter à temps ceux qui nous conduiraient par une pente insensible aux bords du gouffre où le diable nous attend. Brisons dans l'œuf le péché couvé par le Maudit. Cela ne va pas sans sacrifice. Mais, dit Jésus, « si ton œil te scandalise, arrache-le ». Ce qui revient à dire qu'à la vigilance, il y faut joindre la pénitence.

2. *Pénitence,* car nous ne pouvons lâcher la bride à une nature que le péché originel a déréglée. Il faut lui faire sentir le mors pour l'avoir bien en mains, il faut savoir lui refuser même certaines satisfactions innocentes pour être sûrs qu'elle ne nous arrachera pas des satisfactions que Dieu défend. Jeûne et prière, voilà le secret que le Maître donne à ses disciples pour chasser les démons. Un corps trop bien nourri, un cerveau trop souvent excité par les vapeurs de l'alcool, un esprit grisé par les succès, tout cela nous livre aux attaques du démon et lui ménage de déplorables victoires.

3. *Prière,* enfin. Car, si Dieu nous impose de lutter — aide-toi et le Ciel t'aidera — il nous avertit que « sans lui nous ne pouvons rien ». Voilà pourquoi Jésus nous met sur les lèvres cette prière : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation ». Abandonnés à nous-mêmes, immanquablement nous succomberons, car nous avons à faire à trop forte partie. L'Ange déchu reste un Ange, qui nous est très supérieur ; pour l'abattre, ce n'est pas trop de la toute-puissance divine. Mais Dieu ne veut intervenir qu'à notre demande, afin que sa victoire soit pour nous un mérite. Et cette demande, pour être efficace, ne doit pas être remise au dernier moment, c.-à-d. quand il est trop tard. « Veillez et priez », dit Jésus à ses apôtres en sortant du Cénacle. Or, ils dorment au jardin des Oliviers. Ils n'ont pas demandé à temps, ils « entrent donc en tentation » et Pierre chancelle à la voix d'une servante...

Prions donc que Dieu mesure la tentation à nos forces, ou nos forces à la tentation. Prions avec et par l'Eglise, qui a reçu tout pouvoir pour nous défendre, et qui multiplie les exorcismes pour écarter le démon de notre chemin. Recourons à toutes les armes qu'elle nous offre : le signe de la Croix qui met le démon en fuite, l'eau bénite, dont, comme le prouve l'expérience des saints, Satan a horreur. Invoquons Marie, enfin, la Vierge qui écrase la tête du Serpent...

* *

Confiance ! Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ? Avec sa grâce, nous vaincrons le démon, nous le chasserons, non seulement de notre cœur, mais de ce pauvre monde qui, par son apostasie, est retombé sous son abominable tyrannie. *Amen.*

X

« NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION... »

L'épreuve divine

Mes frères,

Nous appelons Dieu à l'aide contre Satan et lui demandons de nous délivrer du Malin. Mais si ce Malin est celui qui nous entraîne

au péché, seul vrai mal, les tentations diaboliques ne sont pas les seules épreuves terrestres. Il en est de plus redoutables peut-être, parce qu'elles risquent de nous entraîner dans le pire des péchés : le blasphème contre Dieu, la révolte contre lui, la négation de son existence ou au moins de sa bonté, enfin le désespoir. Ces épreuves auxquelles la divine sagesse nous soumet, ce sont toutes les souffrances auxquelles nous sommes en butte en cette terre d'exil. *Regardons les souffrances pour apprendre à les vaincre.*

I

Commençons donc par bien regarder la souffrance. Elle est, au fond, la grande tentation de nos vies, *parce qu'elle est inévitable* et *parce qu'elle est incompréhensible.*

1. *La souffrance est inévitable.* Les Juifs, longtemps fermés aux perspectives de l'au-delà, n'imaginaient d'autre récompense pour la vertu que le bonheur terrestre. Au juste étaient réservées, pensaient-ils, santé, longue vie, prospérité, considération. Au méchant, par contre, toutes sortes de tribulations. L'accomplissement de la loi divine était donc la meilleure assurance contre la souffrance. Et quand ils eurent, au cours des siècles, reçu le cruel démenti des faits, ce fut un profond désarroi, dont témoigne le Livre de Job.

Aujourd'hui une autre illusion berce beaucoup de nos contemporains, qui attendent de la science une telle amélioration de la condition humaine que bientôt, sans doute, grâce aux progrès de la technique et à ceux de l'organisation sociale, la terre redeviendra un Paradis... Mais hélas, il faut bien déchanter ! et cette science si fière de ses découvertes est devenue, aux mains des hommes, une arme à double tranchant : si elle combat avec succès les maladies et certains fléaux naturels, d'autre part, elle a rendu la guerre infiniment plus meurtrière.

Alors vraiment non, il n'y a pas d'assurance contre la douleur. Tous doivent lui payer tribut. Il n'est pas d'organisme si robuste qui, demain, ne soit menacé par la maladie, pas de richesses si bien assises, qui soient à l'abri de la ruine, pas d'affections qui n'aient à redouter les cruelles séparations de l'absence ou de la mort, et les trahisons plus cruelles encore. La vie la plus favorisée n'échappe pas au temps qui la grignote et il n'est peut-être pas de souffrance plus poignante que celle de cet inexorable écoulement de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous sommes... « C'est une chose horrible de sentir s'écouler tout ce qu'on possède », dit Pascal. Plainte universelle, que traduit le Livre de Job :

> L'homme, né de la femme
> vit peu de jours et il est excédé de misères ;
> C'est une fleur qui germe et se fane,
> Une ombre qui fuit sans s'arrêter.

Devant cette Loi, à laquelle nul n'échappe, devant certaines douleurs atroces et prolongées, sans répit comme sans espoir, de malheureux allongés, devant certaines infortunes comme nous en connaissons tous et qui frappent à coups redoublés d'admirables et pitoyables victimes, on se sent pris de vertige. Comment cela est-il possible, comment tant de misères peuvent-elles se concilier avec l'infinie bonté de la Providence ?

2. *La souffrance nous paraît incompréhensible.* Dieu est bon, il est puissant, il est juste ; nous autres, qui sommes loin d'être bons, nous ne voudrions pas faire souffrir des innocents ; les parents n'ont pas d'autre souci que de rendre leurs enfants heureux, de leur aplanir toutes les difficultés, et de leur procurer tout le plaisir possible ; alors, notre Père du ciel a donc une bonté qui ne ressemble pas à notre bonté ?

Voilà la grande tentation : traiter Dieu comme l'un de nous. Le juger et le condamner sans appel : « Dieu n'est pas juste ! » Et comme Dieu ne peut pas ne pas être la Justice infinie, la Bonté infinie, cela revient à dire : « Il n'y a pas de Bon Dieu ».

Ce serait trop simple. S'il n'y a pas de Dieu, qui donc a créé les mondes ? Qui a façonné ce corps, avec ses organes si ingénieusement conçus ? Qui a créé l'homme, si grand dans sa misère ? La souffrance ne nous serait pas un scandale si nous n'avions pas une idée invincible de cet ordre universel qu'elle semble compromettre. Nous ne serions pas tentés de nous plaindre de Dieu, si nous n'avions pas une foi enracinée en sa Providence. A qui donc en appellerons-nous de la « cruauté » de ce Dieu qui nous fait souffrir, si ce n'est à ce même Dieu juste et bon, suprême refuge des malheureux ? C'est ce que fait Job en des termes émouvants. Dans l'accablement où le jettent deuils, ruine, maladie, il en appelle à ce Dieu qui « l'a jeté dans la boue » et qui « le mène à la mort ». Il veut plaider sa cause, attester de son innocence :

> Je veux parler au Tout-Puissant,
> Je veux plaider ma cause avec Dieu...
> Je défendrai ma conduite,
> Je suis sûr que mon droit triomphera
> (Job, XIII, 3).

Et Dieu répond. Il étale les merveilles de la Création : « Es-tu capable de les comprendre ? Non. Et tu voudrais percer un mystère bien plus obscur, celui de ta souffrance ? » Alors, Job s'incline : « Je rétracte et me repens sur la poussière et sur la cendre... »

Nous aussi, inclinons-nous devant le mystère et demandons à l'Esprit-Saint non de le supprimer, mais de l'éclairer en nous donnant le *sens de l'épreuve* et la *force de la surmonter.*

II

Apprenons à vaincre l'épreuve divine, à l'école de l'Esprit-Saint, qui nous donne 1° *le sens de l'épreuve* et 2° *la force de la vaincre.*

1. *Le sens de l'épreuve,* ce divin Esprit l'avait déjà suggéré au peuple d'Israël, à la sortie d'Egypte, dans le désert où il ne trou-

vait que des eaux amères. « C'est là que Dieu mit son peuple à l'épreuve » (Deut., xv, 25). De même, l'ange dit à Tobie : « Parce que tu étais agréable à Dieu il était nécessaire que la tentation t'éprouvât » (Tob., xii, 13). Ainsi en fut-il de Job. Si bien que le livre des Proverbes a pu formuler cette loi providentielle : « Dieu châtie celui qu'il aime et afflige celui qu'il préfère » (iii, 12).

Qu'est-ce à dire ? Satan secoue comme blé dans le van ceux qu'il veut amener à trahir Dieu. Mais le Tout-Puissant met ses fils devant le devoir ou la souffrance pour les amener à lui donner la mesure de leur amour. Cet amour doit jaillir des profondeurs de notre liberté, ce qui suppose que nous serons placés devant un choix, plus ou moins difficile ou douloureux. En optant pour Dieu contre nous, nous devenons, par sa grâce, les artisans de notre bonheur éternel.

Tout se passe comme si notre Père du ciel nous disait : « Tu vois ce monde que je continue de créer jour après jour en collaboration avec toi ? Je ne puis faire que l'entrecroisement prodigieux des forces en jeu dans l'Univers ne te blesse pas dans ta chair ou dans ton cœur. Mais tu peux faire que cela même qui te broie et te semble absurde concoure à l'ordre universel. Jette dans le concert des mondes ton libre *Fiat*. A ce signe, je reconnaîtrai que tu m'aimes vraiment comme je dois être aimé, par dessus tout, pour moi-même, puisque tu veux que ma volonté soit faite sur la terre comme au ciel, harmonieusement, à tes dépens. Rassure-toi, je ne t'éprouverai jamais au-dessus de tes forces, ou j'y ajouterai ma force à moi. En retour, ma volonté se fera éternellement en toi, par le partage de mon bonheur et de ma gloire... « Celui qui vaincra, je le ferai asseoir sur mon trône » (Ap., iv, 12).

2. *La force de vaincre l'épreuve* est déjà dans la Foi qui, sans supprimer le mystère de la souffrance, l'éclaire en nous révélant son rôle providentiel. Mais que peut cette lumière dans une âme ulcérée ? Pour l'apaiser, les paroles sont infiniment moins efficaces que l'exemple. Lequel ? Celui de Job ? Oui, sans doute. Affligé plus que vous, mon frère souffrant, il a osé en appeler au Dieu infiniment Juste, mais en fin de compte, il lui a gardé sa foi et s'est soumis. Cependant il est un plus haut exemple, c'est celui du Christ souffrant.

Rejoignez-le au jardin des Oliviers pour apprendre à dire à son Père, qui est votre Père, le *Fiat* de l'obéissance. Son cœur est dans une indicible angoisse. La perspective des tortures qui l'attendent lui arrache ce cri où vous retrouverez les révoltes de notre nature : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne ! » Puis, dans un sursaut de générosité, il murmure, haletant, mais apaisé et soumis : « Non pas ma volonté, mais la vôtre... » Faites de même !

Enfin, venez vous prosterner au pied de la Croix, et apprenez à transfigurer cette souffrance qui vous tenaille, en l'unissant à la sienne, pour le salut du monde. Plus que jamais, ce pauvre monde a besoin de Rédempteurs. L'amour crucifié est la seule digue que nous puissions opposer à la marée de haines, de mensonges et de cruautés qui peut, demain, balayer ce qui reste de la civilisation chrétienne. Vous donc, que Dieu éprouve, ne lui refusez pas l'apport de votre souffrance. Quelle joie et quelle fierté de pouvoir vous dire : Réduit à l'inaction et torturé dans ma chair et dans mon cœur, je sais que je ne suis pas un inutile et que, au regard de Dieu, j'ai choisi, j'ai du moins reçu la meilleure part. Le Vendredi Saint est si proche du jour de Pâques !

* *

Délivrez-nous donc, notre Père qui êtes aux cieux, du mal sans remède qu'est la souffrance stérile. Délivrez-nous, comme vous le demande votre Eglise « de tous les maux présents, passés, futurs », c.-à-d. de toutes les conséquences de nos péchés et du danger d'en commettre. Soutenez-nous dans l'épreuve, afin que, nourris chaque jour de votre pain, réconciliés avec vous, qui nous pardonnez nos offenses, nous ne vivions que pour sanctifier votre Nom, promouvoir votre Règne et faire votre Volonté, ici-bas, dans les larmes, au Ciel dans la joie du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. *Amen.*

FIN

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CVIII

AVÈNEMENT D'HENRI IV ET ÉDIT DE NANTES

Les « Guerres de Religion », si funestes à la paix du pays, se termineront par l'avènement d'Henri IV et la proclamation de l'Edit de Nantes.

* *

Les huguenots, commandés par Henri de Navarre, avaient l'appui de l'Angleterre et de l'Allemagne, les catholiques, celui de l'Espagne et du Saint-Siège. Le pape Sixte-Quint (1585-1590), successeur de Grégoire XIII, excommunia en septembre 1589 Henri de Navarre et Henri de Condé, et les déclara inhabiles à régner sur la France. En même temps, il insistait pour que les seigneurs fissent cause commune avec Henri III. Le Béarnais, futur Henri IV, vainquit à Courtras (Gironde), en 1587, une armée de 10.000 catholiques, commandés par le duc de Joyeuse, pendant que de son côté, Henri de Guise, déjà surnommé le Balafré — à la suite d'une blessure à la bataille de Dormans en 1575, gagnée contre les allemands, alliés aux huguenots — battait à Vimory (Loiret) et à Auneau (Eure-et-Loir) les reîtres allemands, toujours auxiliaires des huguenots.

Et Henri III ? Il jouait double jeu. En apparence, il était avec les ligueurs ; en réalité, peu désireux de favoriser l'empire allemand, il favorisait son beau-frère, Henri de Navarre. Il permit même à ce dernier de lever 20.000 suisses en 1586, à condition de les lui céder, en temps opportun, contre les ligueurs. Cette attitude manquait de loyauté. Les « seize » ou magistrats municipaux qui dirigeaient les seize quartiers de Paris, dénoncèrent cette attitude à toute la France catholique et, s'appuyant sur une déclaration de la Sorbonne, ils cherchèrent à s'emparer de la personne du roi pour lui imposer un conseil. Sur ces entrefaites, Henri de Guise se rendit à Paris. L'ovation enthousiaste dont il fut l'objet et son intervention efficace dans la journée dite des « Barricades » (15